



Les restitutions de la Conversation de Midi-Pyrénées

Organisée par la Mission Agrobiosciences et l'IEP Toulouse

Le désir de catastrophe : un pire à éviter ou un horizon qui attire ?

SÉANCE DU 16 DECEMBRE 2009

*Séance introduite par le philosophe **Henri-Pierre Jeudy**, auteur du livre « Le désir de catastrophe », chargé de recherches Cnrs au Laboratoire d'Anthropologie des institutions et des organisations sociales (LAIOS). Et par **Jean-Michel Maldamé**, théologien dominicain, mathématicien et philosophe des sciences, enseignant à l'Institut catholique de Toulouse et membre de l'Académie pontificale des sciences.*

Edité par la Mission Agrobiosciences
www.agrobiosciences.org

La Mission Agrobiosciences est un centre de débats publics. Elle est financée par le Conseil Régional Midi-Pyrénées et le Ministère de l'Agriculture et de la Pêche dans le cadre d'un contrat quadriennal Enfa-DGER-Région.

Contacts

Mission Agrobiosciences
ENFA BP 72638
31 326 Castanet Tolosan.
Tél : 05 62 88 14 50
Fax : 05 62 88 14 51
Lucie Gillot
lucie@agrobiosciences.com



La Conversation de Midi-Pyrénées

La Conversation de Midi-Pyrénées est une initiative de la Mission Agrobiosciences, menée depuis mai 2008 en partenariat avec l'Institut d'Etudes Politiques de Toulouse.

Conçue à la manière d'un forum hybride privilégiant les échanges de points de vue et d'expériences, la Conversation de Midi-Pyrénées réunit tous les deux mois un cercle interdisciplinaire composé de chercheurs de toutes disciplines, de représentants d'associations de consommateurs et de défense de l'environnement, d'élus, d'étudiants et d'universitaires, qui s'inscrivent librement. L'ensemble de ces acteurs est convié à instruire une question qui fait débat, afin de clarifier les situations de blocage sciences et société et de contribuer à l'éclairage de la décision publique¹.

A l'issue de chacune des séances, la Mission Agrobiosciences publie sur son site Internet - www.agrobiosciences.org - la restitution des échanges, un document de quinze à vingt pages, téléchargeable gratuitement. Pour retrouver toutes les restitutions de la Conversation de Midi-Pyrénées : http://www.agrobiosciences.org/article.php3?id_article=1525

Séance animée par **Valérie Péan**, Mission Agrobiosciences, et **Julien Weisbein**, IEP Toulouse.

Ont participé à cette Conversation :

Vincent Aurez, étudiant IEP ; **Xavier Bigot** ; **Pierre Blanc**, praticien hospitalier ; **Pierre Boistard**, généticien ; **Georges Bourrouillou**, praticien hospitalier ; **Patricia Bruzac**, diététicienne ; **Marie-Josèphe Carrieu-Costa**, directrice d'Amble consultant ; **Michèle Cussenot**, Inra Nancy ; **Damien Delarue** ; **Magali Dupin** ; **Jean-Claude Flamant**, Président de la Mission Agrobiosciences ; **Henri Feyt**, Union régionale des ingénieurs de Midi-Pyrénées (URISMIP) ; **Estelle Huchet**, étudiante IEP ; **Jean-Pierre Launay**, Directeur du Centre d'Elaboration de Matériaux et d'Etudes structurales (CEMES-CNRS) ; **Olivier Moch**, Secrétaire permanent du Conseil Supérieur de la Météorologie ; **Catherine Morzelle**, secrétaire de l'Association Accueil Coopérations Européennes de Grenade/Garonne ; **Xavier Pantz** ; **Monique Pélissié**, professeur de géographie ; **Antoine Pélissié du Rausas**, ingénieur agronome, Président d'URISMIP ; **François Saint-Pierre**, Professeur de mathématiques et animateur des cafés politiques de Balma ; **Jean-Philippe Teulier** ; **Marie Vella**, UFCS.

¹ Pour en savoir plus : http://www.agrobiosciences.org/rubrique.php3?id_rubrique=0049

Le sujet

Le désir de catastrophe Un pire à éviter ou un horizon qui attire

Introduction par Valérie Péan

Il y a comme du désastre dans l'air. La catastrophe n'est plus seulement aérienne, naturelle, écologique, elle est devenue à elle seule l'horizon de nos sociétés, où l'alarmisme, dénonçant l'irresponsabilité collective, nous enjoint de tenter d'éviter le pire. Mais est-ce si simple quand existe aussi l'envie de défier le pire et, surtout, quand la menace de la catastrophe anime, dans l'imaginaire collectif et chez tout un chacun, la fascination tout autant que la peur ?

Le Déluge et le châtimeur divin ont depuis longtemps donné le ton, régulièrement relayés par les tremblements de terre, les inondations, les accidents nucléaires, et, plus près de nous, le 11 septembre 2001, le tsunami de 2004, sans oublier le changement climatique - mais comment pourrait-on l'oublier ?

Ce qui semble nouveau, en revanche, c'est que l'angoisse de la catastrophe annoncée oriente de plus en plus fortement les logiques de la gestion des risques - songeons à la grippe A H1N1 - voire toute politique publique. La pensée de la catastrophe a ainsi donné lieu à de multiples dérivés, du « principe responsabilité » de Hans Jonas au « catastrophisme éclairé » de Jean-Pierre Dupuy.

Courir à la catastrophe...

Mais au fait, c'est quoi, une catastrophe ? La dramatisation du mot, nous la devons aux tragédies grecques et à leur dénouement sanglant - *katastrophê*, l'intrigue finale, la « chute ». Un sens théâtral qui a pesé sur la notion moderne d'événement calamiteux, effroyable, brusque et ressenti comme tel, causant de nombreuses victimes ou lourd de conséquences pour la collectivité.

Pour le dire autrement, la catastrophe, cet imaginaire de la fin, c'est l'événement absolu, l'impensable, l'incalculable, l'indicible, l'irreprésentable...

Plus précisément, selon Jean-Jacques Wunenburger, cette notion recouvre deux registres : celui de l'événement réel, et celui de l'évocation, de la fiction. En d'autres mots, « *l'expérience sans récit et le récit sans expérience* ». Sous ses deux registres, la catastrophe est-elle plus envahissante aujourd'hui ? Prend-elle une part plus grande dans nos angoisses et dans notre façon d'appréhender nos relations au Monde qui nous entoure ? Y aurait-il quelque chose des peurs millénaristes et quelles en seraient éventuellement les raisons et les effets ?

Par ailleurs, comment ne pas aborder la part de fascination qu'exerce sur nous la catastrophe, proche du sublime au sens littéral, jusque dans son spectacle et ses commémorations ? On se repasse ainsi, selon l'expression de Jean-Jacques Delfour, « *le film horriblement délectable du désastre* ».

Que produit le désastre imminent ou passé qui nourrit ce "désir de catastrophe" ? Quelles tensions la catastrophe met-elle à jour, quels sursauts et quels effets inattendus révèle-t-elle quand nous en faisons l'expérience ? Comment, enfin, penser la gestion des risques en considérant la catastrophe non plus seulement comme un "pire à éviter" mais comme un horizon qui l'attire ?

Exposés introductifs

L'iminaire du pire, l'innocence du devenir

L'exposé introductif de Henri-Pierre Jeudy

Une peur virale

Nous vivons actuellement dans un état de polyvalence des menaces, l'une chassant l'autre dans les médias. Cette alternance de désastres et de catastrophes, ces constantes substitutions font que, dans le jeu de production de l'angoisse, l'objet de la menace devient moins important que le principe même de la menace. Normalement, énoncer un désastre à venir a en partie pour finalité de le conjurer. Mais en fin de compte, cette prolifération entraîne l'idée d'une autofinalité : la menace se finalise elle-même. Est-il bien utile de la conjurer puisque de toute façon, elle sera remplacée par une autre ? Elle devient un principe endémique.

A partir de là, bien des questions se posent. Ainsi, la menace s'accompagne d'un état d'alerte. Or celui-ci, sur le plan de la philosophie politique, permet en général de légitimer des mesures d'exception. En termes de sécurité, face aux menaces qui engendrent une peur virale, ou face à des peurs qui engendrent des menaces, car l'inverse est tout aussi vrai, la réponse classique à l'échelle individuelle ou dans les mini-collectivités, c'est l'état obsidional² : la menace nous assiège et nous y répondons par une manière de nous assiéger nous-mêmes, en instaurant des zones de protection et autres remparts... Cette névrose obsessionnelle est magnifiquement mise en scène dans la dernière œuvre de Kafka, *Le terrier*³. De même, la nouvelle de Guy de Maupassant, *La peur*⁴, montre de manière éclatante comment la peur devient elle-même objet d'une peur indéfinissable : *La peur, l'épouvantable peur entrainait en moi ; la peur de quoi ? Le sais-je ? C'était la peur, voilà tout.*

La nouvelle morale de l'écoresponsabilité

A partir de cette dynamique sociale qui s'enclenche à l'échelle de la planète, la prolifération et l'ampleur des menaces légitiment les dispositifs normatifs construits à partir de l'éthique. Hans Jonas montre bien, même si je n'adhère pas à ce genre de théories, que l'éthique des responsabilités est fondée sur une heuristique⁵ de la peur. Dès lors, nous pouvons comprendre les raisons pour lesquelles, dans le discours actuel de l'écoresponsabilité, les deux armes de la légitimité normative - normative car nous sommes soumis à une distribution infernale d'injonctions, faites d'interdits et de restrictions –

² Obsidional : relatif au siège d'une ville. Du latin *ob*, « devant » et *sedere* « se tenir ». En psychopathologie, « sentiment d'être assiégé, contraint, en développant un fort système de défense » (délire obsidional). Source : Le Robert, dictionnaire historique sous la direction de Alain Rey.

³ *Le Terrier* : Kafka a écrit cette nouvelle, restée inachevée, au cours de l'hiver 1923-24. Le narrateur, créature indistincte, ne cesse de creuser, aménager et améliorer une galerie de tunnels dans lequel il s'est réfugié pour se protéger des menaces extérieures. Confiné dans sa propre prison, il y devient peu à peu fou, obsédé par la possibilité d'une intrusion que symbolise un obsédant chuintement.

⁴ *La peur et autres contes fantastiques*. Guy de Maupassant.

⁵ Heuristique : étymologiquement, signifie *l'art de trouver*. En didactique, a pris le sens de « qui a pour objet la découverte des faits ». En tant que méthode scientifique, « qui sert à la découverte ».

Dans l'œuvre de Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, la peur, entendue comme « se faire du souci » pour un autre être, devient une vertu, un savoir, une force mobilisatrice et organisatrice des actions que nous devons mener pour lutter contre les méfaits de la science et de la technique à l'égard de la nature. Cette peur doit être activée par la fiction, l'œuvre d'imagination qui permet d'anticiper la menace et de nous faire appréhender les effets à long terme de nos actions.

sont la peur, d'une part, et la rationalité scientifique, d'autre part. Cette dernière, à travers la figure de l'expert, est convoquée pour produire et cautionner des normes universelles, édictées sans plus de controverses : qui songerait aujourd'hui à discuter les normes environnementales ? Il semblerait que le consensus s'impose en la matière. Dans cette nouvelle morale légitimée par le discours scientifique, être "contre" n'est vraiment pas "bien"... Et ne pas obéir aux injonctions est considéré comme un manque de sens civique, une coupable irresponsabilité.

Derrière cette organisation de la multivalence des menaces et des fondements d'une éthique de la responsabilité, se profile selon moi un étrange désir inavouable qui serait celui de la catastrophe. Celle-ci révèle une puissante ambivalence : pour que les accidents, les désastres et les alertes animent la peur et fassent pression pour conduire à l'éthique des responsabilités, il faut en passer par un scénario permanent de la catastrophe, une mise en scène de la destruction qui recourt le plus souvent à la fiction. Sans cet imaginaire du pire, il n'est plus de calculs d'évaluation et de prévention des risques. C'est grâce à cette pression constamment entretenue, que peuvent se mettre en place les stratégies censées les conjurer.

L'imaginaire du pire...

Mais si l'horizon de la catastrophe est à ce point invoqué, c'est aussi qu'un principe de jouissance est à l'œuvre, une fascination pour la monstruosité tout aussi vive que l'angoisse et qui se confond avec la prévention. Et de nouveau, la boucle se forme : à force de convoquer la prospective et l'anticipation, lorsque l'événement catastrophique survient, c'est comme s'il était déjà arrivé. Il y a là comme une conjugaison au futur antérieur.

Un très bel exemple nous en est fourni avec l'effondrement des Twin Towers : face aux reportages télévisés, un nombre non négligeable d'individus, dans le Monde, ont cru qu'il s'agissait d'un film catastrophe. Le doute a été tel que les pouvoirs publics ont dû émettre des mises au point. Car la scénographie fictionnelle de la catastrophe donne une forme prévisionnelle de ce que peut être l'apocalypse, alors même que nous n'en avons jamais de représentation effective, même à travers le discours des survivants, pris dans l'indicible. Il y a une irréprésentabilité de la catastrophe qui nous hante et qui persiste, comme il y a une irréductibilité des événements. Ils ne cessent d'échapper. D'ailleurs, les artistes ont un mal fou à travailler sur la catastrophe. Ils ne peuvent en saisir que des traces, elles-mêmes arbitraires et qui peuvent s'évanouir. C'est bien ce problème que posent aujourd'hui les mémoriaux. Leurs concepteurs doivent trouver des substitutions symboliques, des analogies pour suggérer le souvenir de la catastrophe qui est, justement, l'accident total de la représentation.

Nous sommes pris dans le temps post-catastrophique qui anime l'angoisse collective. Ainsi, la logique de la commémoration envahit de plus en plus notre présent. Les scénographies imaginaires, le spectacle de la catastrophe et sa puissance d'attraction, avec la jouissance que nous en tirons, coïncident avec l'augmentation continue des commandes de mémoriaux... A la limite, on peut penser que les architectes reçoivent des demandes avant même que l'événement ne se produise, à la manière de ces sculpteurs qui, au Moyen-Age, réalisaient en grande partie le gisant avant même sa mort, quitte à affiner quelques traits après le décès.

... L'innocence du devenir

Voilà bien le jeu qui est à l'œuvre : d'un côté, la rupture de représentation, la "disruption" que produit un phénomène désastreux, de l'autre, l'idéologie contemporaine de la réparation, du "devoir de mémoire", qui trouve là sa finalité. Et pourtant, parfois, nous avons du mal à accepter cette logique de la réparation. Un exemple : la catastrophe du tunnel du Mont Blanc a suscité la construction d'un mémorial. Certaines familles de victimes se sont insurgées contre ce monument qui ne peut pas correspondre à l'ampleur de ce qu'ils vivent. Des propos semblables ont été entendus à New York pour le mémorial du 11 septembre, avec parfois des polémiques vives autour des projets architecturaux. Nombre d'entre eux ont été écartés. Et les critiques pleuvent encore sur le projet retenu et en cours de construction.

La catastrophe introduit ainsi de nouvelles temporalités. Il y a un "avant" - celui de la gestion des risques - et un "après". Le problème, c'est qu'aujourd'hui, le temps du présent est pris au piège entre cet *ante* et ce *post* catastrophique. Pour ma part, je trouve cela inquiétant. Il est quelque peu morbide de ne plus pouvoir idéaliser le futur. Il est devenu immoral de se réjouir d'une belle matinée ensoleillée : on a l'impression d'être un irresponsable, un affreux cynique, car il faut y voir le signe du réchauffement de la Planète. Mais on ne peut pas être toujours en train de deviner le pire. C'est là une « innocence du devenir⁶ » que nous perdons.

⁶ L'expression est de Nietzsche, dans *Le crépuscule des idoles*. Pour lire l'extrait où elle figure : <http://www.philovive.fr/?2008/05/03/119-invention-de-la-faute-pour-punir-le-texte-de-nietzsche>

« Toute catastrophe est une humiliation de la raison »

L'exposé introductif de Jean-Michel Maldamé

Catastrophe ! De quoi parlons-nous ? *Le Littré* définit une catastrophe comme « renversement, grand malheur, fin déplorable ». Le mot transcrit le terme grec *katastrophê* qui signifie bouleversement, fin ou dénuement. Le mot est composé de la racine *strophê* qui désigne l'action de tourner, la volte ou l'évolution et du préfixe *kata*, présent dans de nombreux mots composés pour dire « vers le bas », mais aussi « en réponse à », « en concordance avec », « contre » avec l'idée d'atteindre et d'arriver à la fin. Le préfixe *kata* dans le grec moderne dit le bas, le mouvement du haut vers le bas.

Le terme latin *catastrophâ* a un sens plus restreint. Il dit la fin ou le dénouement d'une représentation théâtrale. Comme dans la tragédie classique, le dénouement est souvent sanglant, le terme désigne ce qui est funeste ou malheureux. C'est du théâtre que vient le sens actuel du mot désastre. Dans le langage actuel, le mot catastrophe a un sens hyperbolique ; cet usage le dévalue, puisque l'expression "c'est la cata !" se rapporte à des événements de la vie quotidienne qui souvent ne sont que contrariants, voire insignifiants. Je prendrai le terme dans son sens philosophique et relèverai ce qui caractérise un événement qu'il convient d'appeler au sens strict une catastrophe. Ce doit être un événement grave qu'il faut situer et analyser pour donner une définition correcte du mot catastrophe et juger de son emploi dans notre réflexion.

1. La première caractéristique apparaît quand on considère le temps. L'événement qui advient interrompt une durée qui se déroulait de manière continue ; il opère une rupture. On peut la considérer comme instauratrice, dans la mesure où cet événement marque un avant et un après. La continuité du processus est rompue, aussi « désormais plus rien ne sera plus comme avant ». Il y a un avant et un après Seveso, un avant et un après Tchernobyl, un avant et après la destruction des Twin Towers.

2. La deuxième caractéristique est spatiale. L'événement est inscrit dans un réseau de causalités tel qu'un effet local ou ponctuel a un effet global sur tout le système. La théorie des catastrophes du mathématicien René Thom⁷ en donne une description qui relève de la topologie. Si tout le monde rend hommage à la valeur mathématique du propos, son application à la biologie a été controversée. La notion de structure peut-elle s'appliquer au vivant ? Le philosophe interroge : peut-on passer de la *figura* à la forme comprise comme entéléchie⁸ ? Question métaphysique donc !

3. La troisième caractéristique quitte l'inscription spatio-temporelle pour l'inscrire dans la conscience humaine. L'événement inscrit dans une dimension qui est comme un appel, comme une alerte et l'on peut ici citer la célèbre phrase de Léon Bloy écrivant à la fin du 19^{ème} siècle : « J'attends le cosaque et le Saint Esprit ». Les religions présentent de tels appels ; aujourd'hui les thèmes apocalyptiques se développent dans l'islam du Moyen-Orient, dans l'attente d'un grand combat qui mettra fin à la guerre avec « l'Armée de Mahdi ». Ce sera "la der des der" ! La racine de ces représentations est dans l'Apocalypse de Jean. Mais au-delà, c'est la question du sens qui est posée : pourquoi le mal ? combien de temps durera l'épreuve présente ? Qu'est-ce qui peut y mettre fin ? Pourquoi si tard ?

⁷ Mathématicien et philosophe, touche-à-tout de génie (il a étudié la biologie, la linguistique, la sociologie, la géologie...), médaille Fields en 1958, René Thom a connu la notoriété avec son article publié en 1972 sur sa théorie des catastrophes, décrivant de quelles manières des phénomènes discontinus peuvent émerger presque "spontanément" au sein de processus continus à partir d'infimes changements, et classant ces situations.

⁸ Chez Aristote, l'entéléchie désigne l'état de perfection, le parfait accomplissement de l'être. Au sens métaphysique, l'entéléchie est un principe qui détermine un être à une existence définie.

4. L'événement s'inscrit ensuite dans l'histoire. L'avant et l'après sont repris dans une construction raisonnée qui considère les mouvements de peuples, des idées et les enchaîne dans une continuité, "le cours de l'histoire". L'événement passé est inscrit dans un rapport qui tend à fonder une conscience commune, une identité. Il donne naissance à des lieux que l'on visite – à l'âge classique, le Forum romain dans sa désolation de ruine a été le point de départ de bien des réflexions sur "grandeur et décadence de Rome". Inscription dans un projet historique donc !

5. L'événement s'inscrit encore dans l'imagination. Le théâtre ouvre la porte à l'émotion puisque le héros tragique est enfermé dans la spirale inexorable qui le mène à sa perte. Le cours des choses est alors présenté comme un destin : l'individu est réduit à la solitude face à une puissance aveugle qui le manipule. La chute n'est pas ici ce qui fait rire les auditeurs de la galéjade ; la chute est la découverte de la malice d'un monde qui dévoile enfin sa face de tristesse et de deuil. La question de la place de l'homme dans la nature est alors posée.

6. La référence à la catastrophe s'inscrit dans la psychologie : non pas seulement l'imagination qui enchante ou terrifie le monde, mais avec cette profondeur cachée qui fait que l'on prend plaisir à avoir peur. Les enfants, à l'âge dit "du loup", jouent à avoir peur ; ainsi leurs jeux apprivoisent des forces et des formes imaginaires. Quelque chose se passe qui structure leur inconscient ; ils se préparent à vivre dans un monde où ils croiseront le chemin du pire. Les rêves, les mythes, les failles dans le comportement réglé par une éducation stricte dévoilent un fond qui n'est pas conforme aux valeurs de la vie heureuse. On retrouve ici, *mutatis mutandis*, ce que la phénoménologie de la religion (à l'école de Rudolf Otto et de Mircea Eliade) dit du sacré, qui est à la fois fascinant et repoussant.

7. Enfin la catastrophe invite à considérer ce qui fait la grandeur de l'homme : l'exercice de la pensée. C'est en effet une humiliation de la raison que de savoir que l'on se tient devant l'imprévisible. La notion de « chaos déterministe » est claire. L'imprévisible est le fruit des lois les plus rationnelles, les plus déterministes. L'acte de pensée participe donc d'une fragilité ontologique. La raison humiliée est invitée à devenir plus raisonnable. La conscience de ses limites est le commencement d'un usage qui fait que la raison n'est plus seulement opératoire, mais au service de la pensée.

Les points de vue des participants

L'irruption des scientifiques

Julien Weisbein

Ces deux interventions sont moins divergentes qu'il n'y paraît, et nous pouvons même parler d'un effet de dialogue entre elles.

Les propos que nous venons d'entendre rencontrent également des théories de la sociologie. Ainsi, ce qu'énonce Henri-Pierre Jeudy sur la difficulté qu'ont les artistes à saisir la réalité d'une catastrophe trouve un écho dans l'ouvrage de Luc Boltanski, *La souffrance à distance*, où il développe la notion de « topique esthétique ». Celle-là même qui valorise esthétiquement l'horreur pour la faire entrer dans la catégorie du sublime.⁹

Autre élément : le souvenir d'une catastrophe ou son expérience réelle créent des groupes sociaux où les solidarités supplantent les classes sociales. C'est ce que les sociologues appellent les « groupes circonstanciels ». La catastrophe entre alors dans le registre de l'économie de l'authenticité : il y a quelque chose dans l'expérience de la catastrophe qui échappe à ce que la société a pu énoncer. Là-dessus, vos deux interventions sont très résonnantes, autour du jeu entre l'irréductible et le général, entre l'incommensurable et le commensurable. On ne peut mesurer la catastrophe, la mettre en équivalence. Dès lors, comment en rendre compte en faisant l'économie d'un discours fictionnel ?

François Saint-Pierre

En tant que mathématicien, je suis justement du côté de la mesurabilité. Sur le fond, nous sommes tous d'accord : ce soir, nous parlons plutôt de la représentation de la catastrophe et, notamment, de son usage politique pour imposer des normes. Ce qui me paraît intéressant, c'est le changement qui s'opère actuellement. Traditionnellement, le discours de la catastrophe était porté par le peuple, les millénaristes, les contestataires et par le religieux, car la catastrophe touche à la morale : elle permet de penser au futur. Or la tendance actuelle est au présentisme. Avec, phénomène nouveau, la prise en charge du discours de la catastrophe par des gens qui sont du côté de la mesure, des scientifiques qui arrivent au Sommet de Copenhague avec des chiffres et des modèles. Il y a peu, ces mêmes personnes modéraient tout au contraire ce discours, ils relativisaient la gravité du désastre possible, par exemple sur l'énergie nucléaire. Le discours de l'inquiétude n'était pas portée par la science. Ce qui est déstabilisant aujourd'hui, c'est que la science prend le relais des discours religieux et populaires.

L'ironie du sort

Marie Vella

Je fais partie d'une commission sur la protection de la santé et des personnes. J'ai été désignée par la direction de mon association pour participer aux débats que la Commission nationale du débat public organise sur les nanotechnologies, notamment, à Toulouse. Des contestataires y ont tenté d'empêcher les débats, au nom des catastrophes associées, selon eux, à ces technologies. Ils ne veulent donc même pas en entendre parler. Pour eux, nous sommes en train de détruire l'humanité. En même temps, quand ils évoquent cette catastrophe, ils n'en parlent qu'au conditionnel...

⁹ *La souffrance à distance*, de Luc Boltanski. Folio Essais, 1993, réédité en 2007. L'auteur, sociologue, y met à jour les contradictions de l'action humanitaire.

Antoine Pélissié du Rausas

Je retrouve tous les critères annoncés par Jean-Michel Maldamé dans la veille organisée par les Américains à la frontière du Mexique. Animés par la peur d'une catastrophe migratoire, les frontaliers américains sont armés, disposent de moyens informatiques et logistiques considérables. Cette peur s'inscrit dans la durée et dans l'espace. Elle est inscrite dans la conscience humaine, en tant qu'alerte, mais aussi dans l'histoire et dans une idéologie religieuse – nous Américains du Nord, descendants des puritains du Mayflower, nous luttons contre les descendants métissés de Cortès qui vont nous envahir. Mais eux ne jouent pas à avoir peur, ils ne rient pas... Et c'est bien une humiliation complète de la raison.

Olivier Moch

Peut-être le sujet mériterait-il qu'on insiste sur le caractère collectif de la catastrophe. Un accident de voiture n'en est pas une, à l'inverse d'un accident de train. De même, alors qu'il y a bien, dans la mort, un avant et un après, de l'impensable et de l'incommensurable, son caractère individuel l'exclut du registre de la catastrophe.

Par ailleurs, il me semble que l'une des caractéristiques de notre société, c'est certes le fait que les catastrophes sont perçues comme plus nombreuses, mais surtout que les "catastrophettes" ont disparu. Peut-être sont-elles noyées par le discours ambiant, dans l'ombre des grands désastres.

Henri Feyt

Ce désir de catastrophe ne correspond-il pas à des moments de relative plénitude ? Dans un passé récent, nos sociétés ont vécu des catastrophes terribles, telles que la guerre de 14-18. Les gens essayaient surtout de survivre et de réagir. Aujourd'hui, la catastrophe se vend très bien dans les médias... Serait-ce qu'on a besoin de se créer des problèmes quand on n'en a pas trop ?

Henri-Pierre Jeudy

Je ne crois pas. Ce qui est certain, en revanche, c'est qu'il y a une mise en scène de la catastrophe, à travers les médias, les films, la littérature, mais elle ne date pas d'aujourd'hui. Cela remonte au lendemain de la 2^{ème} guerre mondiale, avec la télévision. Les médias ont vu qu'ils pouvaient produire de l'événement, en image et en son. L'importance de la catastrophe dans les médias télévisés est alors née. C'est un changement réel. Dans les journaux papier du début du 20^{ème} siècle, il y avait souvent des dessins qui entretenaient un rapport ironico-dramatique avec la catastrophe qu'ils représentaient. Il y avait une distance de perception, une sorte d'"ironie du sort", des jeux de retournement de l'événement. Cela n'existe pas aujourd'hui.

Par ailleurs, sur « l'humiliation de la raison », d'autres angles de perception sont possibles. Hölderlin, l'un des plus grands poètes au Monde évoquait l'œuvre d'art comme « catastrophe du sens ». Ce qu'il met là en pensée, c'est que la mise en péril des dispositifs de réflexivité avec lesquels nous fonctionnons peut faire naître des changements de sens. D'autres possibilités peuvent en jaillir, tout particulièrement dans l'écriture poétique. Ce n'est pas forcément qu'une angoisse.

La part du refoulé

Pierre Boistard

Il me semble qu'une des hypothèses de Jean-Pierre Dupuy, à propos de la catastrophe du 11 septembre 2001, c'est que les signes qui auraient permis de la prévoir ont été négligés, gommés, niés. Dans ce cas, où est le désir de catastrophe ?

Julien Weisbein

Cela rejoint l'un des points que soulève l'ouvrage de Francis Chateauraynaud et Didier Torny, *Les sombres précurseurs*¹⁰ : une alerte réussie est improbable, car le lanceur d'alerte doit passer par des épreuves redoutables pour être entendu. Ce doit être un véritable stratège...

Marie-Josèphe Carrieu-Costa

Quelques remarques. D'abord, ayons en mémoire que la catastrophe a longtemps été cataloguée dans l'histoire comme étant la disparition d'une espèce. Il y a eu tout le mouvement catastrophiste¹¹ au 19^{ème} siècle, nourri par des productions artistiques montrant par exemple l'irruption d'une comète s'écrasant sur la Terre.

Ensuite, pour ma part, j'aime bien le mot désir. Car cette notion a quelque chose de structurant, induit la mise en place de stratégies. Aussi ai-je regretté qu'on n'en parle pas plus.

Enfin, j'aimerais noter le corollaire de la catastrophe, qui est que nous vivons dans une société hyper sécurisée. Nous ne savons plus faire émerger une technologie sans scénariser la catastrophe qu'elle pourrait induire, confiner les pratiques, multiplier les dispositifs de surveillance et de prévention. Nous n'admettons plus le risque, au point que l'imagination des militaires étant tarie, ces derniers font appel à des écrivains de science-fiction pour imaginer le pire.

Michèle Cussenot

Je me demande s'il n'y a pas un lien entre le refoulé, qui fait que nous gommions les signes annonciateurs de la catastrophe et, le désir qu'évoque Marie-Josèphe Carrieu-Costa. Le désir de catastrophe n'entraîne-t-il pas, justement, le fait de gommer les indices, pour se dispenser d'agir ?

Antoine Péliissié du Rausas

Il me semble qu'on ne peut parler de catastrophe que s'il y a diffusion de l'information. Lorsque Tchernobyl a explosé, nous avons jugé qu'il s'agissait d'une catastrophe avant même que les Ukrainiens ne soient mis au courant, l'information ayant été censurée pendant plusieurs jours...

François Saint-Pierre

Tout à fait. Et je rejoins aussi ce qu'a dit Julien Weisbein sur la difficulté des lanceurs d'alerte à se faire entendre. J'irais même plus loin : il n'est pas facile de faire entrer dans l'imaginaire l'éventualité d'une catastrophe. J'ai apprécié la remarque de Pierre Boistard sur l'hypothèse de Jean-Pierre Dupuy : il n'y a pas toujours un excès de catastrophisme, il y a aussi parfois du refoulé qui empêche de voir et d'entendre.

¹⁰ *Les sombres précurseurs, une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*, Ed. de l'EHESS, 1999. C'est dans cet ouvrage que les auteurs développent les notions de « lanceurs d'alerte » et de « prophètes de malheur ».

¹¹ Au sens biologique et géologique, le catastrophisme recouvre les théories initiées par l'anatomiste français Georges Cuvier, selon lesquelles l'histoire de la Terre est faite d'une succession de révolutions cataclysmiques, entraînant notamment des disparitions et des créations d'espèces. Vers 1840, un autre courant de pensée, porté par Charles Lyell, oppose à cette vision discontinue la théorie de l'uniformitarisme et du gradualisme : « une suite régulière et ininterrompue de changements dans le monde organique et inorganique » qui peut « déterminer des lacunes et des discordances que l'on attribue ordinairement à des catastrophes violentes ».

Ce qui me paraît également nouveau, en plus de l'irruption des scientifiques dans cette affaire, c'est une sorte de mondialisation de la catastrophe. On a parlé de catastrophes locales, mais nous sommes aujourd'hui confrontés à un discours qui engage non seulement la disparition d'une espèce, mais aussi toute la modernité de la civilisation, comme le signale Marie Vella à propos des opposants aux nanotechnologies. 5°C de plus sur la Terre et c'est le Monde entier qui est en grand danger. Ce changement d'échelle fait que nous rejoignons la conception religieuse de la fin des temps. Ce télescope mériterait d'être creusé.

La maîtrise, la peur et la responsabilité

Catherine Morzelle

J'aimerais relever un paradoxe. D'un côté, la catastrophe est instrumentalisée pour mobiliser les pouvoirs publics au nom de la dimension collective des risques, et de l'autre, ces derniers, pour y répondre, interpellent les populations. Et on sent bien que c'est de la participation personnelle de l'individu que viendra la réponse au risque collectif.

Julien Weisbein

A ce sujet, la science politique parle de subjectivation dans l'action publique. Celle-ci appelle ses destinataires à résoudre eux-mêmes leurs problèmes. On le voit dans les politiques sociales, d'environnement etc. Le réchauffement climatique, « c'est l'affaire de tous »... Il y a là une déresponsabilisation des dispositifs collectifs de sécurité, ainsi que les appelle Robert Castel et, de plus en plus, une individualisation de la gestion des risques.

Jean-Pierre Launay

Ce qui me frappe, c'est la puissance de l'imagination qui s'applique souvent mal ou a posteriori. Prenez la catastrophe de la guerre mondiale que nos parents ont vécue. Le ciel est tombé sur leur tête et pour donner du sens, il a fallu théoriser les raisons de la défaite, et certains ont été tentés de désigner des responsables, des boucs émissaires. Cela a généré un autre désastre. Les catastrophes sont parfois des prophéties autoréalisatrices : nous mettons en place des comportements collectifs qui les suscitent. Un autre exemple : l'assassinat de J.F Kennedy. Cela a été un tel choc que bon nombre d'entre ceux qui l'ont vécu ont eu besoin d'explications, de scénarios souvent basés sur la théorie du complot. Toutes sont des reconstructions a posteriori, qui peuvent conduire au pire mais qui sont utiles pour apaiser l'angoisse de l'incompréhensible. En tant que directeur de laboratoire, je vis quotidiennement ce paradoxe. Je dois périodiquement mettre en garde les équipes contre l'accident, pour maintenir la vigilance. Quand je diffuse tout simplement ces recommandations, je suis suivi de manière très relative. Pour que cela porte, il faut que j'aie recours au scénario de la catastrophe....

Jean-Claude Flamant

Il y a des gens dans certains domaines qui ont la responsabilité de la sécurité. Au centre Inra, j'avais auprès de moi un ingénieur sécurité. Il m'a appris que lorsqu'il y a un accident, il faut tenter de reconstituer l'arbre des causes, de comprendre, sans mettre en question des personnes, l'enchaînement des faits, en vue, ultérieurement, d'éviter qu'il se reproduise. C'est très pédagogique. Et j'ai été témoin qu'ainsi, la sensibilisation se réalise collectivement.

J'évoquerai également la sécurité du trafic aérien. J'ai côtoyé un contrôleur et alors que j'évoquais avec lui qu'il pouvait se passer un accident, à tel endroit de la commune que j'habite, il me dit : « ah, tu y as pensé ? Donc, cela peut se réaliser ! » Dans le montage d'élaboration des dispositifs de sécurité, l'imagination de l'accident pouvant se produire et entraînant une catastrophe, est importante. Les auteurs de science-fiction sont en cela très utiles. Car ils imaginent des enchaînements auxquels

personne, peut-être, n'avait pensé, par exemple au niveau d'une centrale nucléaire. Ainsi, EDF mobilise un groupe de personnes chargées d'imaginer tous les enchaînements possibles. Dans notre société hyper sécurisée, ces dispositifs sont à l'œuvre un peu partout pour les risques technologiques et industriels. En revanche, nos sociétés ont beaucoup de mal à gérer le risque social et politique.

Jean-Michel Maldamé

Mon souci était de donner une définition de la catastrophe dans un sens strict. Mais évidemment, cette notion peut être métaphorisée, soit par extension, soit par réduction. Emblématiquement, Tchernobyl, Seveso sont des catastrophes et contiennent une part de responsabilité humaine. De même, on peut évoquer les catastrophes naturelles, mais parce qu'on trouve une responsabilité. Au sens strict, la catastrophe implique une interaction de causalités différentes qui invitent à une certaine vigilance. Quant au désir de catastrophe, il y a une certaine "perversion" - j'hésite à utiliser ce mot mais je n'en trouve pas d'autre -, qui fait que nous sommes fascinés par le mal et le malheur. Cela fait partie de notre psychisme. Ce n'est pas pour se culpabiliser qu'il faut le reconnaître, mais pour être vigilant. Avec le nucléaire ou les nanotechnologies, nous franchissons des frontières et nous déclenchons des choses qui échappent à notre maîtrise. L'heuristique de la catastrophe est un appel à la lucidité, mais celle-ci ne suffit pas, il faut rester attentif à l'imprévu. Cela nous invite à plus de responsabilité.

Henri-Pierre Jeudy

L'expression « désir de catastrophe » est d'emblée ambiguë. Ce n'est pas la catastrophe qui est l'objet du désir. On peut certes en faire un objet de désir dès lors qu'on manipule l'opinion publique mais ce n'est pas là l'essentiel. En fait, le désir lui-même se mesure à la catastrophe.

Je voudrais enfin revenir sur la peur et l'excès de sécurité. La peur n'est pas une dislocation du lien, elle produit du lien social, mais à son plus bas niveau, et c'est bien cela qui est inquiétant, car toutes les manipulations sont possibles, y compris politiquement.